

UNE EXCURSION DANS LA COLONIE DU CAP.

Lettre de M. Frédoux, missionnaire à Motito.

Il est rare que nous ayons occasion d'entretenir nos lecteurs de l'état social et religieux de l'importante colonie que nos missionnaires ont tous à traverser pour se rendre à leur champ de travail. Il y aurait cependant là matière à des observations d'un grand intérêt. A défaut de renseignements généraux et étendus, nous reproduisons avec plaisir quelques notes recueillies par M. Frédoux, pendant une excursion qu'il a faite dans l'un des districts les plus considérables qui avoisinent le Cap.

Nous n'avons garde d'éliminer de la lettre de notre frère les lignes émues par lesquelles il nous fait part de la séparation déchirante à laquelle il a été appelé. On ne se souvient pas assez, en Europe, des larmes que les nécessités de l'éducation de leurs enfants font souvent verser aux missionnaires.

Ville du Cap, le 19 juillet 1864.

Messieurs et chers directeurs,

C'est un moment bien douloureux pour des parents que celui où ils sont appelés à se séparer de leurs enfants bien-aimés, surtout lorsque, entre eux et ces êtres chéris auxquels les unissent des liens si étroits et si forts, ils doivent mettre des milliers de lieues et tout un Océan. Nous avons dû passer, il y a quelque temps, par un tel moment. Le 20 du mois dernier, je conduisis deux de nos fils et deux de nos filles à bord du « *Saxon* » qui allait partir pour l'Angleterre. Je passai alors plusieurs heures sur ce bâtiment, auquel j'étais venu confier ces chers enfants, qui désormais allaient se trouver seuls parmi des étrangers. On était occupé des derniers préparatifs. Les passagers arrivaient, on allait et on venait sur le pont, des embarcations approchaient ou s'éloi-

gnaient. Enfin, on vit venir celle qui apportait les lettres et journaux destinés pour l'Europe, lesquels remplissaient un nombre immense de sacs. On les embarqua. Dèjà avait retenti le chant monotone des mariniers qui levaient l'ancre. déjà l'on avait commencé de préparer la vapeur, lorsque je quittai le bâtiment pour retourner tristement à terre. Quelques instants après, le « *Saxon* » était parti pour son long voyage, emmenant loin de nous nos pauvres enfants. Parmi leurs compagnons de voyage se trouvait le vénérable D^r Duff, avec lequel j'avais eu le privilège de faire connaissance peu de jours auparavant. Il avait bien voulu aller voir leur cabine, qui lui parut ne laisser rien à désirer.

Je revins à notre logis le cœur bien gros, et trouvai là leur mère tout en pleurs. Oh ! combien l'absence de ces chers petits était pénible à supporter ! Qu'il était triste de ne plus entendre le son de leur voix, le bruit de leurs pas dans la maison ! Nos pensées ne pouvaient les quitter. Dieu veuille que cette déchirante séparation soit pour leur bien et pour sa gloire !

L'excellent M. Murray, pasteur de Worcester et modérateur du synode de l'Eglise réformée hollandaise, avait bien voulu nous inviter à aller passer quelques jours au sein de sa famille, et, par une attention aimable, il nous avait proposé de faire cette visite immédiatement après le départ de nos enfants, pensant avec raison qu'un peu de changement pourrait nous être utile dans ce moment douloureux. Nous partîmes en conséquence pour Wellington, par le chemin de fer, le mercredi 22 juin. Ce chemin, qui fait un énorme détour, passe par Stellenbosch et par La Perle, lieux souvent mentionnés par les voyageurs qui ont visité le Cap de Bonne-Espérance. On le parcourt en trois heures, en faisant environ vingt milles par heure. Nous couchâmes dans la maison de M. Bisseux. Le lendemain matin, la voiture de M. Murray se présenta pour nous recevoir devant la porte de notre

ami. Trainés par deux excellents chevaux, nous parcourûmes rapidement la route qui traverse les montagnes situées au nord de Wellington et de Wagenmakers valley. Cette route est un des plus grands et des plus remarquables travaux qui aient été exécutés dans le sud de l'Afrique. Une chaîne de montagnes était coupée par un col conduisant à un passage étroit, long, profond, impraticable, au fond duquel coulait une petite rivière. Des deux côtés de la gorge, la montagne présentait ses masses énormes et escarpées. Sur une des pentes, à une hauteur souvent effrayante au-dessus du cours d'eau qui mugit en bas, la poudre a fait éclater les rochers, un chemin large, uni, solide a été construit, et maintenant les voitures à chevaux, à bœufs, roulent et se croisent sans cesse dans des lieux où naguère les plus lestes babouins n'auraient osé s'aventurer. Des blocs de pierre, placés assez près les uns des autres, mais qui manquent en quelques endroits, bordent le chemin du côté du précipice. On raconte qu'une fois une voiture fut jetée dans celui-ci par un vent impétueux. Du reste, peu d'accidents sont, jusqu'à présent, arrivés sur ce chemin. Vers le milieu du passage, qui porte aujourd'hui le nom de Bain'skloof, on rencontre une maison de péage où l'on paie des droits pour les voitures et pour les animaux.

Nous tournâmes ensuite à droite, et marchâmes vers l'est en suivant une large vallée qui sépare deux chaînes de montagnes, et dans laquelle coule une rivière appelée Breede Rivier ou Rivière large. Les cîmes les plus élevées des montagnes voisines étaient couvertes de neige. Malgré cela, le climat de ce pays, du moins près de la mer, est beaucoup moins froid en hiver que celui de Motito, et surtout que celui du Lessouto. A la ville du Cap, on ne sent presque jamais le besoin d'avoir du feu dans les maisons. La rigueur du froid est naturellement augmentée dans l'intérieur par la hauteur

du pays. Nous sommes, à Motito, placés à une attitude égale à peu près à celle du sommet de la montagne de la Table.

Vers quatre heures et demie, nous nous trouvâmes auprès de nos excellents amis, M. et M^{me} Murray. M. Murray est fils du vénérable pasteur de Graff-Reinet, qui a toujours été un ami si fidèle et si hospitalier des missionnaires. Mme Murray est fille de feu M. Rutherford, naguère l'un des plus honorables et des plus respectés habitants du Cap, où il est maintenant remplacé par son fils. Je ferai d'autant plus librement l'éloge de nos bons amis de Worcester, qu'il n'est pas probable que ces lignes passent jamais sous leurs yeux. M. Murray est un de ces hommes rares, de ces hommes apostoliques dont la piété déborde de toute part, de ces excellents de la terre qui exhalent sans cesse, et, pour ainsi dire, par tous leurs pores un délicieux parfum de foi et de vie chrétiennes. Lorsqu'il prêche, sa parole énergique, onctueuse, pressante, solennelle, pénètre jusqu'au fond de l'âme. Et dans ses relations privées on le trouve si fidèle, si chrétien, si affectueux, si aimable, si animé de l'esprit de son maître, que passer quelques moments auprès de lui et au sein de sa famille, est un précieux privilège. De son côté, sa compagne est une véritable femme de pasteur, remplie de piété et de zèle. Elle a, toutes les semaines, avec les personnes de son sexe, des réunions de travail ou autres qui sont riches en édification. L'Eglise de M. Murray compte un grand nombre de chrétiens vivants, vraiment passés des ténèbres à la lumière. Dans son sein, beaucoup de personnes s'intéressent à l'œuvre des missions. Elle est profondément attachée à son pasteur, qui néanmoins va probablement bientôt lui être ravi ; M. Murray vient en effet de recevoir vocation de celle de la ville du Cap, qui offre un champ plus important à son zèle et à son activité.

Worcester est un bourg d'environ 2,000 âmes. La plupart des habitants parlent la langue hollandaise. Comme cela se

voit partout dans la colonie, une bonne partie d'entre eux sont des gens de couleur. Quelques-uns sont descendants de réfugiés français. L'un de ceux-ci, M. Jordan, chez qui m'avait mené le prédécesseur de M. Murray, nous raconta, en répondant à une de mes questions, que son bisaïeul, né en Europe, et qui demeurait sur les bords de la rivière Hex, avait donné ordre, avant de mourir, que les livres de piété français qu'il possédait fussent enterrés avec lui. C'était, à ce qu'il paraît, dans la crainte que ces livres vénérables, écrits dans une langue qui allait cesser d'être parlée dans la colonie, n'obtinssent pas, après lui, le respect qu'ils méritaient. Le magistrat de Worcester, c'est-à-dire, l'homme le plus haut placé du district, M. Lesueur, est lui-même d'origine française, comme l'indique son nom; et, en général, dans toute la contrée, les descendants des réfugiés forment une partie considérable de la population.

Les gens de couleur de Worcester ont pour pasteur un missionnaire de la Société du Rhin, nommé M. Esselin, qui est à la tête de ce troupeau depuis dix-huit ans. Sous sa direction vigilante et ferme, son Eglise et ses écoles ont acquis une grande importance. Il compte environ six cents communicants. Son église est un vaste et bel édifice pouvant contenir environ 1,200 personnes, et dont son troupeau a fait à peu près tous les frais. Il maintient parmi ses ouailles une stricte discipline. Ses écoles sont fréquentées par cinq ou six cents élèves partagés en quatre classes, qui occupent des salles distinctes et ont chacune des maîtres particuliers. Une de celles-ci est dirigée par une fille de M. Esselin; la classe supérieure a pour maître un homme de couleur. Les salles, les bancs, etc., tout est dans un état d'ordre, de propreté admirables. De même que l'église, les bâtiments de l'école, et, en partie, le presbytère ont été construits aux frais du troupeau. La dépense de tous ces bâtiments n'a pas dû s'élever à beaucoup moins de 150,000 fr., en comptant ce que

les membres de la congrégation ont pu faire gratuitement de leurs propres mains. M. Esselin est en outre, si je suis bien informé, salarié entièrement par celle-ci. Et pourtant ces gens sont généralement pauvres!

Lorsque, dans un bourg comme Worcester, on voit exister à côté l'une de l'autre, une belle Eglise de blancs et une belle Eglise de noirs, comme celles dont j'ai parlé, on a assurément sous les yeux un spectacle intéressant. Et pourtant n'est-il pas permis de se demander si tout est parfait dans le fait de l'existence, dans un même lieu, de deux communautés chrétiennes placées dans un semblable rapport vis-à-vis l'une de l'autre, fait qui se reproduit partout dans la colonie? N'y aurait-il pas au fond, dans cet état de choses, un vice réel? Pourquoi deux églises pour des gens qui parlent la même langue, mais qui ne se trouvent pas être de la même couleur? Pourquoi ne serait-il pas permis à des hommes qui partagent la même foi, qui adorent le même Sauveur, qui ont la même espérance, de prier dans le même lieu, de prendre la cène à la même table, alors même que les uns sont blancs et les autres noirs ou à moitié noirs? Dans le royaume de Dieu, « il n'y a plus, suivant saint Paul, ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre; tous ne sont qu'un en Jésus-Christ. » N'est-ce pas se mettre quelque peu en opposition avec ces paroles de l'apôtre, que de laisser subsister dans l'Eglise le mur de séparation que la couleur a élevé entre les habitants du sud de l'Afrique? Peut-être cette question, sur laquelle je n'insisterai pas davantage ici, mériterait-elle d'occuper un peu l'attention des hommes pieux et éclairés de ce pays.

M. Hofmeyr, pasteur de Montagu et docteur en théologie, passant à Worcester, avait bien voulu m'inviter à lui faire une visite chez lui. Dans le but de répondre à cette invitation, nous nous mêmes en route le 29, accompagnés par M. et Mme Murray jusqu'à une ferme où nous dinâmes ensemble. Dans ce pays, les bourgs et les villages correspon-

dent aux villes en Europe, et les fermes aux villages et aux hameaux. Sur une seule ferme habitent ordinairement deux ou trois familles. Nous passâmes la nuit à Robertson, où Mme Macgregor, fille du Dr Robertson, de Swellendam, qui a donné son nom à ce village, nous accorda l'hospitalité avec empressement. Son mari, qui est pasteur de l'Eglise hollandaise de ce lieu, se trouvait absent. Au moment même de notre arrivée, Mme Macgregor venait d'avoir, dans sa maison, une réunion de travail pour les missions. Dans la même localité habite un missionnaire bien connu et très éclairé, M. Tindall, agent de la Société wesleyenne. Sur l'invitation de Mme Macgregor, il voulut bien venir souper avec nous, et j'eus ainsi le plaisir de faire sa connaissance personnelle, et de converser quelques moments avec lui. Il a publié, il y a quelques années, une petite grammaire, avec un dictionnaire, de la langue des Namaquas : c'est l'ouvrage le plus important que l'on possède sur un dialecte hottentot.

Le lendemain, après avoir voyagé assez longtemps, nous entrâmes dans une gorge où se présente une des scènes les plus curieuses qui s'offrent aux regards du voyageur dans cette contrée. Au fond coule, en faisant de nombreux détours, une petite rivière dont le chemin suit le cours, en la traversant un grand nombre de fois. De chaque côté, se dressent de gigantesques masses de rochers, de formes variées, et quelquefois presque ou tout à fait perpendiculaires. Souvent on semble s'enfoncer dans une sorte d'impasse, sans apercevoir devant soi la moindre issue, tant le passage est tortueux. En sortant de celui-ci, on entre subitement dans Montagu, qu'on est tout étonné de trouver là, car quelques minutes auparavant rien ne faisait soupçonner qu'on en fût si près. Ce village est situé à une quarantaine de milles Est de Worcester.

M. Hofmeyr nous fit l'accueil le plus cordial, ainsi que Mme Hofmeyr, qui est fille de M. Morgan, pasteur de l'Eglise écossaise de la ville du Cap. Le soir, eut lieu dans la salle

d'école une réunion où, sur la demande de M. Hofmeyr, je donnai des détails sur notre œuvre. Je parlai en anglais, et il traduisit mes paroles en hollandais.

Le jour suivant, ayant repris le chemin de Worcester, nous repassâmes par Robertson, où nous dinâmes chez M. Macgregor, que, cette fois, j'eus le plaisir de rencontrer, et qui nous reçut très fraternellement. Il me fit voir son église, qui est le principal édifice de l'endroit. Presque toujours, dans les villes et les villages de la Colonie, le plus beau bâtiment est l'église hollandaise, pour laquelle on choisit, en outre, la situation la plus avantageuse. Nous couchâmes, ce jour là, chez un fermier nommé Hugo, qui, comme l'indique son nom, est d'origine française. Il paraît observer très régulièrement le culte de famille, comme le font, du reste, à ce que je crois, la plupart des fermiers. Le lendemain, nous passâmes la rivière Hex, et rentrâmes à Worcester. C'était un samedi.

Dimanche 3 juillet. M. Murray, assisté par son prédécesseur, M. Sutherland, administre la cène pendant le service du matin. Les communians vont s'asseoir sur des bancs placés autour de la table, au-devant de la chaire. Un groupe succède à l'autre. Le service dure plus de trois heures.

Le soir, M. Murray prêche en anglais dans la salle d'école, prenant pour sujet de son discours la femme de l'Évangile qui avait une perte de sang. Quelle fidélité! Quelle solennité! Comme ses paroles s'adressent à la conscience des auditeurs! Plusieurs personnes versaient des larmes.

M. Murray prêche souvent trois fois par dimanche, deux fois en hollandais, et une fois en anglais. C'est ce qu'il fit ce jour là, malgré la longueur du premier service.

Le lendemain au soir eut lieu, dans l'église, la réunion mensuelle des missions. J'y prononçai en anglais un discours qui fut traduit phrase par phrase par M. Murray. Il voulut bien proposer que le produit de la collecte fût consacré à

notre station de Motito, sous la forme de quelque objet utile à la mission.

Le mardi 5, je pus aller voir les eaux thermales de Brandt Vlei (Vallée brûlée), qui se trouvent à 3 lieues environ au sud de Worcester. Ces eaux sont certainement une des curiosités naturelles les plus remarquables que j'ai vues dans le sud de l'Afrique. Une sorte de bassin, près duquel s'en trouve un plus petit, a été formé pour les recevoir à l'endroit où elles sortent de terre. De là, elles s'écoulent continuellement par trois conduits ayant chacun un pied environ de largeur. Réunies dans un seul, elles y atteindraient une hauteur égale à cette largeur; de sorte que le volume d'eau qui s'échappe de la source est d'environ un pied carré. La chaleur de cette eau est si forte qu'on ne peut y tenir qu'un instant le bout de la main. Et cependant, on assure que si on la met sur le feu, elle ne bout pas plus tôt que de l'eau ordinaire. Une fumée abondante, pareille à celle d'une chaudière, s'échappe constamment de sa surface. Elle est d'une transparence extrême, et n'a aucun goût particulier, ou du moins, si elle en a un, ce goût est peu sensible. On la dit très efficace pour la guérison de diverses maladies.

Le jour suivant, nous nous séparâmes de nos précieux amis, et nous repartîmes pour Wellington et pour le Cap. Des pluies extraordinaires étant tombées dans le pays depuis que nous étions allés à Worcester; la Breede-Rivier avait débordé, et l'un des quatre ponts au moyen desquels on la passait près de l'hôtellerie dont j'ai parlé plus haut, avait été entièrement détruit. Les eaux s'étant néanmoins promptement écoulées, nous pûmes passer sans danger ni difficulté. Dans la région du Cap, cette saison est la saison des pluies; dans l'intérieur, c'est tout le contraire. Le 7, nous fûmes de retour au Cap.

Désireux d'expédier cette lettre par le paquebot de ce mois,

j'ai été obligé de l'écrire un peu à la hâte, veuillez en excuser les négligences.

Votre très dévoué en Christ.

J. FRÉDOUX.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TURQUIE.

PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES.

Les missions protestantes de Constantinople viennent de passer par des épreuves douloureuses, comme le sont toutes les persécutions, mais dont on peut être certain que, comme de toutes les persécutions aussi, Dieu saura se servir pour l'accomplissement de ses desseins. Les feuilles publiques, en parlant de ces évènements, les ont trop souvent présentés sous un jour plus conforme à leurs vues ou à leurs préoccupations particulières qu'à la réalité des faits. Laissons parler ceux-ci.

Le dimanche 27 juillet dernier, un missionnaire bien connu de nos lecteurs, le révérend M. Williams (autrefois Sélîm Effendi) se rendait, vers midi, à la chapelle que la Société pour la propagation de l'Évangile possède à Péra, quand des employés de la police turque l'arrêtèrent et le conduisirent à travers les rues, comme un malfaiteur, au bureau de police du quartier. Là, il fut traité d'une manière très peu courtoise, pour ne rien dire de plus, et interrogé par des magistrats subalternes, dont le but évident était, ou de l'intimider, ou de lui arracher des réponses dont on pût ensuite tirer parti contre lui. Mais M. Williams est un homme aussi